

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire =
Rivista storica svizzera

Band: 49 (1999)

Heft: 3

Nachruf: Paul Bairoch (1930-1999)

Autor: Etemad, Bouda / Batou, Jean

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Paul Bairoch (1930–1999)

Bouda Etemad et Jean Batou

Avec le décès de Paul Bairoch, survenu à Genève le 12 février, disparaît l'un des grands historiens économistes de l'après-guerre. On pourrait dire de Paul Bairoch qu'il fut un économiste passionné d'histoire. Sa curiosité intellectuelle semble ne pas avoir eu de limites. La vingtaine de livres – dont beaucoup traduits dans plusieurs langues – et les quelque 120 articles scientifiques qu'il a publiés en l'espace de quarante ans couvrent aussi bien le démarrage industriel de l'Occident, le sous-développement du tiers monde, les inégalités de développement, l'histoire des villes, que la population active, le commerce extérieur, l'énergie ou la productivité agricole, sans oublier l'histoire économique de la Suisse contemporaine¹.

Paul Bairoch est né à Anvers le 24 juillet 1930, de parents juifs polonais immigrés en Belgique.

Il effectue sa scolarité dans une école juive semi-laïque. L'apprentissage simultané de plusieurs langues lui ouvre de larges horizons. A la maison, on parle yiddish, au-dehors le flamand, sans ignorer le français. Sa passion pour l'histoire va se révéler très tôt à travers le cinéma: il affectionne alors tout particulièrement les films des «vieux temps». Il n'aura guère l'occasion de cultiver ce penchant.

En mai 1940, la guerre lance la famille Bairoch sur les chemins de l'exil. La fuite devant les armées hitlériennes sur un camion en ruine est ponctuée d'épisodes pénibles, dont Paul gardera de douloureux souvenirs. Le caractère tragique de l'exode forcé vers le sud de la France est pourtant illuminé de quelques beaux gestes de solidarité. A Riscle, dans le petit village du Gers où ils passeront les années de guerre, Paul et sa famille sont accueillis chaleureusement. Des amitiés s'y nouent, toujours vivaces après plus d'un demi-siècle. Des quatre années passées à Riscle, où il perfectionne son français, Paul a gardé des souvenirs émerveillés. La communauté villageoise, son maire en particulier, un médecin, mettront une partie des réfugiés à l'abri des lois antisémites de Vichy: les familles juives avec enfants ne seront délibérément pas enregistrées.

En avril 1945, la famille Bairoch regagne la Belgique. A Anvers, Paul retrouve le quartier de son enfance. Il y découvre avec stupeur un antisémitisme non dissimulé à l'égard des exilés comme lui, partis flamands et revenus francophones. Simultanément, il entend de la bouche d'anciens déportés juifs, qui fréquentent le restaurant kasher que ses parents viennent d'ouvrir, les témoignages traumatisants des camps de la mort.

1 Une liste complète des publications de Paul Bairoch figure dans *Pour une histoire économique et sociale internationale. Mélanges offerts à Paul Bairoch*, édités par B. Etemad, Jean Batou et Thomas David, Genève, Editions Passé Présent, 1995.

C'est alors que la maladie de son père interrompt une nouvelle fois son cursus scolaire. Pour subvenir aux besoins de sa famille, il doit trouver un travail. Avec l'aide financière d'un oncle d'Angleterre, il entreprend un apprentissage dans le clivage de diamants. Ce faisant, il songe de plus en plus à partir pour Israël, ce qu'il fera en janvier 1949. Là, Paul mène une vie laborieuse, cueille des oranges, trie des poissons, travaille aux champs et ne craint pas de s'activer sur des échafaudages à vingt-cinq mètres de hauteur. Pendant le service militaire, il décide de passer un baccalauréat par correspondance. De la même manière, il effectue deux années d'études d'ingénieur. Des amis bulgares lui conseillent cependant de regagner l'Europe pour poursuivre ses études. Son retour sur le Vieux Continent marque la fin de l'expérience israélienne et les débuts d'une formation académique centrée d'emblée sur l'histoire économique.

Après un court séjour à Bruxelles où il travaille sans permis tout en suivant des cours d'économie en auditeur libre, il décide de s'inscrire à l'École pratique des Hautes Études (VI^e section) à Paris, où il arrive en 1956. Il rédige son mémoire de diplôme sous la direction de Jean Lhomme, pour lequel il aura un profond respect. Son travail porte sur l'expérience de croissance économique de la France au XIX^e siècle. Dans ce cadre, il élabore l'un des premiers indices nationaux de la production industrielle. Initialement, il s'intéressait plutôt aux crises économiques, mais les écrits d'Henri Guitton l'ont convaincu que pour comprendre les mouvements capricieux de la conjoncture, il fallait d'abord étudier les mécanismes de la croissance.

En octobre 1959, l'Institut de Sociologie de l'Université de Bruxelles lui propose un poste de chargé de recherches. A ce titre, il collabore à un groupe interuniversitaire d'études économiques régionales. Pour Paul Bairoch, c'est une école de formation fantastique. Avec deux collaborateurs sous ses ordres, il se lance dans des prévisions de population, d'emploi, de logement; dans des calculs de produits et de revenus régionaux.

Parallèlement, il crée un Centre d'économie politique qui emploie une demi-douzaine de chercheurs. Dans ce cadre, il lance une publication – la seule du genre en Europe – qui, chaque semaine, mesure l'indice de la production industrielle belge et présente des statistiques économiques belges et internationales. En 1962, il publie son premier article d'histoire économique, «Le mythe de la croissance économique rapide au XIX^e siècle», qui attire l'attention sur ses travaux. Maître de recherche, il décide de faire un doctorat afin de gagner une pleine autonomie. Dirigée par Henri van der Eycken et intitulée «Processus d'amorce de la croissance économique», sa thèse est soutenue le 29 avril 1963 à l'Université libre de Bruxelles. Son projet initial de doctorat concernait le rôle de la technique dans la révolution industrielle, d'où probablement l'intérêt qu'il a gardé pour les travaux dans ce domaine. Mais il restait fidèle à l'orientation que lui avait suggérée H. Guitton quelques années auparavant, à savoir l'histoire de la croissance. L'un de ses collègues, Georges Thorn, lui conseille d'étendre la couverture géographique de ses recherches au Tiers Monde. A peine défendue, sa thèse est publiée chez SEDES dans la collection «Développement économique» dirigée par A. Piattier sous le titre de *Révolution industrielle et sous-développement*.

L'occasion d'enseigner lui est donnée en 1965. Il est alors nommé chargé de cours à l'Université de Bruxelles avec un enseignement sur «Les phénomènes économi-

ques liés au processus du développement». A 36 ans, au seuil d'une carrière académique, Paul Bairoch choisit cependant d'élargir encore ses horizons en acceptant de travailler deux années et demie à Genève au sein du GATT. A ce titre, il prend part à une recherche sur les relations entre commerce extérieur et développement économique.

La suite de l'itinéraire professionnel de Paul Bairoch est plus connue. Il est nommé professeur à Montréal en 1969. Pressenti d'abord pour succéder à Jean-François Bergier à l'Université de Genève, il s'envole finalement pour le Canada où il enseigne l'histoire économique à la Sir George Williams University. Cependant, il se découvre trop européen pour demeurer définitivement en Amérique du Nord. C'est pourquoi lorsque Fernand Braudel lui propose en 1971 un poste de directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (VI^e section), il retourne à Paris sans hésiter. Là, il reçoit d'autres propositions, notamment de Liège et de Bruxelles, mais c'est à l'appel de l'Université de Genève qu'il répondra favorablement en 1972. Sa nomination au Département d'histoire économique bénéficie du soutien enthousiaste d'Anne-Marie Piuze, dont il saura apprécier les grandes qualités scientifiques et humaines.

La renommée internationale de Paul Bairoch, établie dès la fin des années 1960, est brillamment confirmée par sa «période genevoise». C'est ici que Jacques Freymond et Pierre Bungener, respectivement directeurs de l'Institut des Hautes Etudes Internationales et de l'actuel Institut universitaire des Etudes du Développement, recherchent sa collaboration. L'Ecole polytechnique fédérale de Zurich en fait son docteur honoris causa en 1983. C'est le moment où Alfred Sauvy, Paul Veyne, Emmanuel Leroy-Ladurie et Fernand Braudel unissent leurs efforts pour le faire venir au Collège de France. Il y occupera pendant une année une chaire réservée aux invités étrangers où il enseignera l'histoire des villes.

Pendant plus de vingt ans (de 1972 à 1995), Paul Bairoch aura enseigné l'histoire économique à l'Université de Genève, devant des auditoires dépassant parfois les 700 étudiants. Toutes celles et tous ceux qui, durant ces années, l'ont écouté n'ont pas oublié sa manière de faire l'histoire. Privilégiant les comparaisons dans le temps et l'espace, Paul Bairoch voulait captiver son public en isolant les faits marquants, en dégagant les perspectives larges, en relevant les enjeux présents du passé.

Il reconnaissait que sans cette longue expérience d'enseignement, alimentée sans cesse par ses recherches, son dernier grand livre (*Victoires et déboires. Histoire économique et sociale du monde du XVI^e siècle à nos jours*, 3 tomes, Gallimard, Paris 1997, 2788 pages) n'aurait pas vu le jour. Cet ouvrage fleuve consacre la carrière d'un universitaire de haut vol, dont l'originalité est de confronter les réussites et les blocages des nations en s'appuyant sur un volumineux matériel statistique qu'il a lui-même patiemment élaboré et qui permet de suivre à l'échelle du monde l'évolution des grandes variables économiques (population, agriculture, industrie, commerce extérieur, croissance économique) sur le long terme.

Ce thème majeur de l'inégalité des chances entre les pays et de l'écart entre leur niveau de développement donne à l'ensemble de l'œuvre de Paul Bairoch une remarquable unité. Dans ce dernier livre, comme dans nombre de ses travaux antérieurs, il s'attache à montrer que les réussites des uns peuvent exercer à distance des effets de blocage chez d'autres et que les fruits de la croissance économique sont rarement distribués équitablement.

La démarche de Paul Bairoch a ceci de particulier que jamais il n'hésite à comptabiliser les gains énormes de l'industrialisation, mais que jamais non plus il ne montre de complaisance pour les acquis de la croissance, lorsqu'ils sont inégalement répartis ou dommageables pour l'environnement. Ses analyses ont montré ainsi que sur les deux siècles d'industrialisation en Occident, il y a environ 150 ans de croissance des inégalités sociales. Quelles «victoires» Paul Bairoch oppose-t-il à ce «déboire» majeur? Au début du XVIII^e siècle, un manoeuvre doit travailler quatre heures pour payer un kilo de pain, vers le milieu du XIX^e siècle une heure, aujourd'hui quelques minutes suffisent. Dans le domaine industriel, les gains sont plus impressionnants encore, au point qu'aujourd'hui un petit pays comme la Suède produit autant d'articles manufacturés que l'ensemble du monde vers 1700. Avant la révolution industrielle, un jeune homme de 20 ans pouvait espérer atteindre 55 ans, contre plus de 80 ans aujourd'hui. En somme, plus d'inégalités certes, mais davantage de pain, des biens industriels à profusion, et une espérance de vie accrue.

Seulement, chacune de ces médailles a aussi son revers. Paul Bairoch ne veut pas oublier que le coût social (esclavage des enfants et des femmes en usine, martyr de la classe ouvrière) des débuts de l'industrialisation fut extrêmement élevé. «Les millions de tonnes de fonte, les milliards de mètres de cotonnades représentaient une masse infinie de souffrances humaines.» Quant à la croissance économique exceptionnelle d'après la Deuxième Guerre mondiale, nul n'ignore ses conséquences écologiques négatives.

Les travaux de Paul Bairoch sont aujourd'hui connus dans le monde entier. Quelques jours avant son hospitalisation, il avait ramené de Cuba, où il s'était rendu pour un colloque, une édition espagnole locale de son *Tiers-Monde dans l'impasse*, introuvable en Occident. L'anecdote suivante illustre que l'intérêt de ses travaux dépasse aussi les frontières d'une audience universitaire. Voici une vingtaine d'années, un jeune architecte d'Istanbul, dont le père était éditeur, se proposa de traduire en turc *Le Tiers-Monde dans l'impasse* durant son service militaire effectué dans une campagne reculée d'Anatolie. Intrigué par cette occupation, un groupe de paysans demanda à la jeune recrue d'expliquer sa tâche. L'intérêt des paysans fut tel que le traducteur dut s'engager de leur résumer chaque chapitre. Paul Bairoch considérait que ces paysans anatoliens étaient ses meilleurs «lecteurs».

Cet attrait pour les travaux de Paul Bairoch vient peut-être du fait que depuis le début de sa carrière, il a démontré une totale liberté intellectuelle. Il a su garder ses recherches dégagées de tout parti pris. Soulignons pour notre part que sa manière empirique d'étudier l'histoire de la richesse et de la pauvreté des nations a séduit, depuis son arrivée à Genève, des milliers d'étudiant(e)s. Elle a attiré à lui de jeunes chercheurs, suscité des projets de thèse et permis de développer des collaborations multiples, notamment autour du Centre d'Histoire Economique Internationale qu'il a fondé en 1985.

Parce qu'il a su porter son regard au loin, c'est-à-dire développer une relève, parce qu'il a su communiquer à ses nombreux collaborateurs son intarissable curiosité, parce qu'il était animé d'un esprit de solidarité, Paul Bairoch laisse aujourd'hui un précieux héritage.